

Christian JULIA

LE TEMPLE
ET AUTRES NOUVELLES

Nouvelles



editionsdugymnase.com

LE TEMPLE et autres nouvelles

© Christian Julia. 1971-1984. 2009
ISBN : 978-2-9531458-5-4
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2009

Christian Julia

LE TEMPLE

ET AUTRES NOUVELLES

LE TEMPLE

IL Y AVAIT PEU DE TEMPS que je m'étais installé dans la région et déjà j'appréciais le charme de ses forêts denses et obscures et la désolation de ses landes balayées par le vent et le froid. Ma disparition, un jour d'octobre, ne surprit personne et les autorités locales n'entreprirent aucune recherche.

Un souriant vieillard à la barbe épaisse et au regard d'enfant habitait un peu à l'écart du village. Ayant eu connaissance de ma passion pour les vieilles pierres, il me rendit un jour visite et me révéla l'existence d'un temple dont la remarquable architecture ne manquerait pas d'exciter ma curiosité de jeune chercheur. Nul ne savait à quelle époque il avait été édifié ni par qui. Il trônait au milieu de la forêt et pour s'y rendre, il fallait emprunter un sentier malcommode au sujet duquel couraient toutes sortes de légendes plus terrifiantes les unes que les autres. Certaines prétendaient même qu'il n'avait pu être tracé par une main humaine.

Le vieil homme, qui avait lui-même emprunté ce sentier sans que rien ne lui soit jamais arrivé, me conseilla d'ignorer ces fables grotesques et de ne pas hésiter à

satisfaire ma passion en allant examiner de près le temple, seul ensemble architectural dont la région pouvait s'enorgueillir.

— Si votre séjour dans la région est de courte durée, me dit-il, vous ne devez surtout pas manquer une telle occasion d'enrichir vos connaissances. Vous serez même le premier à l'étudier de près, car nulle part, ni dans les guides touristiques ni même dans les ouvrages historiques sur la région, il n'y est fait allusion. C'est là une injustice qui devra être réparée un jour.

L'enthousiasme du vieillard pour cet élément méconnu du patrimoine local me convainquit sans peine. Je lui proposai de m'accompagner, mais à son grand regret il dut refuser.

— Hélas ! Mon âge m'empêche désormais de quitter le village.

Quelques jours plus tard, suivant à la lettre les indications qu'il avait griffonnées sur un morceau de papier, je m'enfonçai dans la forêt dense et obscure qui cernait le village. Bientôt, je parvins au sentier tant redouté. Certes, l'endroit était sinistre et la végétation semblait s'être prêtée au défrichage servilement, mais cela ne justifiait en rien les légendes que l'on colportait dans le village et que l'on s'était empressé de me rapporter — avec force détails et avertissements — dès que mon intention d'aller le visiter avait été connue.

Ma progression était aisée et, petit à petit, je tombai sous le charme du paysage. Le silence pénétrant des bois, le vent léger qui tirait la végétation de son immobilité et la faisait onduler selon un rythme particulier, parfois naturel, parfois à contretemps — tout concourait à rasséréner

mon cœur et le vider des appréhensions qui, au début, m'avaient habité.

Après quelques heures de marche, je découvris enfin la silhouette imposante du temple. Une végétation abondante le recouvrait presque en totalité, mais il était encore visible par endroits et je pus constater que la ruine l'avait épargné. Le fronton, de style roman, était orné de bas-reliefs dont le sens m'échappa malgré mes connaissances assez étendues dans ce domaine. Ils représentaient les attitudes assez insolites de personnages aux silhouettes humaines, en quelque sorte d'androïdes, qui semblaient se livrer à un rituel complexe que je ne pus rapprocher d'aucune religion ou d'aucune coutume connue. Au-dessus de ces scènes, sur toute la largeur du bâtiment, étaient sculptées en creux des figures régulières, des cercles, des demi-cercles, des losanges et des carrés qui, tantôt accolés, tantôt espacés, semblaient former des mots. L'ensemble avait l'allure d'une phrase, comme on en trouve souvent sur ce genre d'édifice, une phrase que je m'appliquai à transcrire fidèlement sur mon carnet dans l'espoir de trouver, une fois rentré à Paris, un savant capable de la déchiffrer.

Sous les branchages d'une vigne vierge envahissante et déjà pourpre, se dissimulait un portail de bois, parfaitement conservé, dont les sculptures, très géométriques, achevèrent de me mettre dans l'embarras. Il ne s'agissait pas de signes semblables à ceux gravés sur le fronton, mais plutôt de formes complexes où s'entrecroisaient toutes sortes de dessins d'une parfaite harmonie. Je n'avais jamais rien vu de tel et cela ne pouvait se comparer à aucun style connu. Ces symboles donnaient l'impression

d'être vivants. Ils parlaient au cœur et non à l'esprit. L'âme semblait, d'instinct, en comprendre le sens, mais le gardait secret. Si bien que leur vue éveillait un sentiment confus, mais réel, qui tenait la raison à l'écart. Je compris alors les craintes que ce lieu inspirait aux villageois. Il fallait la sérénité d'un vieillard ou la curiosité d'un jeune chercheur pour ne pas être anéanti par l'étrange impression que dégageaient le temple et ses bas-reliefs.

J'eus l'irrépressible envie de laisser mes doigts parcourir les fines gravures du portail. C'est ainsi qu'il s'ouvrit soudain, comme si j'avais déclenché un mécanisme secret. Malgré l'obscurité qui régnait à l'intérieur du temple, je franchis le seuil, répondant à son appel.

Le portail se referma derrière moi et malgré une grande inquiétude je ne fis rien pour tenter de ressortir. Au loin, en effet, brillait une lueur vers laquelle je me dirigeai poussé par une force qui échappait à ma volonté. Je ne sais pourquoi, je ne songeai pas un instant que cette lueur était celle d'une bougie brûlant sur un autel. Il me semblait qu'il s'agissait de l'éclairage lointain d'une autre partie du temple.

J'avançai donc dans l'obscurité, guidé par cette lueur. Le sol était d'une étrange consistance, à la fois ferme et élastique. Le silence était total. Je ne percevais même pas le bruit de mes pas. J'avais l'impression de marcher dans le vide, de sorte qu'au bout de quelques instants je ressentis un certain malaise et j'eus la tentation de revenir sur mes pas. Mais comment retrouver le chemin de la sortie dans une telle obscurité ? Je renonçai donc à cette idée et continuai à avancer vers la lueur, mon seul guide et mon seul repère dans ce temple.

Le temps s'écoulait et la lueur grossissait à peine. Je m'interrogeai sur la longueur exacte du temple. De l'extérieur, il ne m'avait pas paru mesurer plus d'une cinquante de mètres de long, mais comme la végétation qui le recouvrait était abondante, j'avais sans doute mal apprécié ses dimensions réelles.

Enfin, au bout d'un temps considérable, je touchai au but. La lumière provenait bien d'une autre partie du temple. Mais ce n'était pas une pièce, comme je l'avais imaginé, mais un couloir. Un couloir incurvé dont je ne pouvais voir l'extrémité.

Sur le mur de gauche étaient accrochés, à égale distance les uns des autres, des tableaux d'un mètre de côté environ. Ils étaient éclairés par de curieux globes suspendus au-dessus d'eux, qui diffusaient d'une douce lumière, une sorte de phosphorescence. Les tableaux représentaient des visages peints à différentes époques de l'histoire humaine, des barbues hirsutes de la préhistoire jusqu'aux crânes chauves de l'époque moderne. Tous les types d'êtres humains se trouvaient là, reproduits fidèlement par des artistes qui avaient découvert les techniques les plus évoluées de l'art pictural alors que leurs contemporains — du moins pour les tout premiers tableaux — devaient encore en être à dessiner le contour de leurs mains sur les parois des cavernes.

Les êtres représentés étaient tous des hommes. Je ne crois pas avoir vu une seule femme, même si l'ambiguïté de certains visages a pu me faire hésiter parfois. Ils avaient tous à peu près le même âge — une trentaine d'années. Mais la succession des portraits traduisait fidèlement le lent mûrissement de la race. Et d'un visage à l'autre, les

regards devenaient de plus en plus graves. Chaque portrait semblait être l'expression d'une époque de notre histoire et en donnait la caractéristique essentielle.

Ainsi, ce que le vieillard m'avait présenté comme un temple dédié à je ne sais quel Dieu et construit par je ne sais quel architecte était en vérité une sorte de musée rassemblant les œuvres produites depuis la nuit des temps par des artistes aussi anonymes que leurs modèles. Malgré un examen attentif, je n'ai en effet découvert aucun de ces personnages dont on nous dit pourtant qu'ils ont marqué la marche de l'humanité, et aucun des portraits, par son style, ne m'a fait penser à ces artistes dont les œuvres, pourtant, sont mondialement reconnues et remplissent les musées des grandes capitales.

Qui étaient donc ces inconnus ? Quel collectionneur patient avait rassemblé dans ce lieu réputé maudit autant d'œuvres remarquables ? J'étais incapable de répondre à ces questions, pas plus qu'à toutes celles qui m'assaillirent tandis que je visitais la galerie. J'étais émerveillé et je songeais déjà aux réactions de la communauté scientifique quand je lui ferais part de ma découverte. Était-il possible que le vieillard ne soit jamais entré dans cette galerie ? M'en avait-il sciemment caché l'existence ? Je m'en voulais de ne pas lui avoir posé davantage de questions avant mon départ. Je croyais découvrir une ruine. Il ne m'est pas venu à l'esprit de lui demander s'il était entré lui-même dans le temple. Le portail ne s'est sans doute jamais ouvert à son approche...

Deux heures après mon entrée dans la galerie, je continuais à découvrir de nouveaux portraits. Je détaillai chaque visage, cherchant dans un regard, une expression,

un imperceptible froncement de sourcil, ce qui faisait du modèle choisi l'incarnation de son époque. Cette recherche fut vaine, chaque piste s'avérant être une impasse. Mais je découvris qu'un détail de chaque portrait était repris dans le portrait suivant si bien qu'ils formaient une sorte de chaîne dont je pouvais identifier chaque maillon, mais dont le sens général m'échappait. Il était évident que les artistes n'avaient pas choisi leurs modèles au hasard, et ils s'étaient transmis à coup sûr le secret du choix au fil des générations depuis l'aube de l'humanité.

Mais bientôt, à ma grande déception, il n'y eut plus de portraits, plus de lumière opale — rien qu'une suite de globes éteints et de cadres vides attendant les portraits des générations futures. J'avais examiné plusieurs centaines de portraits sans découvrir le secret.

J'aurais pu arrêter là ma visite, faire demi-tour et tenter de retrouver la sortie. Cependant, il me parut que je devais continuer ma visite, fût-ce dans l'obscurité totale. Était-il encore long, ce couloir dont on ne pouvait pas voir l'extrémité ? Combien y avait-il encore de cadres accrochés ? Combien de générations encore allaient figurer dans la galerie ? Ne pas chercher à en savoir plus aurait sans doute été le plus raisonnable, mais je poursuivis cependant ma marche dans l'obscurité, malgré l'absence de lueur au loin pour me guider.

À peine avais-je fait quelques mètres que je ne sentis plus de cadres vides sous mes mains. Une angoisse me parcourut, mais, presque au même instant, je sentis le sol se dérober sous mes pas. La galerie se terminait par un imprévisible escalier et je chutai dedans. Je perdis connaissance.

*
* *

Si, au cours d'un de vos voyages, vous séjournez quelque temps dans une région qui ne s'illustre guère par son passé architectural et que, sur les conseils d'un vieillard au regard d'enfant, vous décidez d'emprunter un sentier que nulle main humaine ne semble avoir tracé ; si vous découvrez en pleine forêt un temple magnifique envahi par une végétation rousse et que vous y entrez, répondant comme à son appel ; si vous parcourez une galerie surprenante, en admirant comme je l'ai fait moi-même chacun des portraits qui y sont présentés, ne vous étonnez pas que le dernier soit le mien et que la place soit réservée pour le vôtre. Mais renoncez à comprendre pourquoi depuis des millions d'années, un vieillard aussi vieux que le monde peint ceux qu'il a attirés dans le temple. Ne cherchez pas à savoir pour quel collectionneur patient il a entrepris ce travail titanesque. Acceptez votre sort comme je l'ai accepté moi-même, avec la sérénité que vous procurera le bonheur d'avoir été choisi par lui.

LE SILENCE

JE N'AI PAS HONTE D'AVOUEUR aujourd'hui la pensée monstrueuse qui m'est venue à l'esprit lorsque j'ai su que les jours de Charles n'étaient plus en danger. Je me suis dit qu'il aurait mieux valu qu'il meure. Bien sûr, sa mort m'aurait causé une souffrance atroce. Il m'aurait fallu des semaines, des mois, des années peut-être, pour surmonter une épreuve aussi terrible, car j'étais sa femme et je savais que son souvenir obséderait toutes mes nuits. Et pourtant, à l'époque, sa mort m'est apparue préférable à la mascarade qu'allait être son existence des années durant.

Je n'ai pas toujours pensé cela. Juste après son accident, je n'ai cessé de supplier le ciel de l'épargner. Chaque heure du jour, je répétais : « Mon Dieu, faites qu'il vive ! Je vous en prie, faites qu'il vive ! » Je passais toutes mes journées et parfois même mes nuits près de lui, à l'hôpital.

C'était il y a deux ans, une voiture lui avait refusé la priorité à un carrefour et l'avait heurté de plein fouet. Il avait traversé le pare-brise et rebondi sur un camion qui passait à ce moment-là avant de s'écraser sur le capot de sa propre voiture. Le pire aurait pu être évité s'il avait porté sa ceinture. Hélas ! Pour une raison inexplicable, il ne la

portait pas (pourquoi l'avait-il oubliée ? Il disait toujours qu'il se sentait tout nu quand il ne la mettait pas !).

À l'arrivée des secours, ce n'était plus qu'un pantin désarticulé. Son cœur battait encore, mais sa colonne vertébrale et ses membres étaient brisés. Il souffrait d'un grave traumatisme crânien, assorti de contusions multiples, et avait perdu connaissance.

En quelques semaines, les os se sont ressoudés et les plaies se sont cicatrisées. Mais les médecins m'ont annoncé qu'il resterait paralysé à vie. Plus jamais je ne lirais sur son visage la moindre expression, ni de joie ni de peine ; plus jamais je n'entendrais le son de sa voix et son regard, à jamais, serait vide comme celui d'un aveugle. Il était devenu une sorte de mannequin de cire dont j'épiais en vain la plus infime réaction. Je l'observais pendant des heures, me persuadant que ses lèvres allaient bien finir par me parler et ses yeux par se tourner vers moi. Mais rien, il n'était plus qu'un être végétatif, un légume. Définitivement.

C'est à cette époque que j'ai souhaité qu'il meure. Autant pour lui que pour moi. Surtout pour lui. Pour lui qui avait été si actif, si brillant, qui avait aimé à ce point la vie, celle qui bouge, celle qui bouillonne comme l'eau d'un torrent. Je ne pouvais imaginer qu'il soit condamné au silence et à l'immobilité. Et l'idée qu'il me voyait et qu'il m'entendait m'était proprement insupportable. Je le savais prisonnier désormais d'un monde intérieur où les pires pensées devaient tourner en rond, faute de trouver une porte de sortie. S'il sombrait dans la folie, je ne m'en apercevrais même pas ! Qu'avait-il de commun avec le Charles que j'avais connu autrefois, que j'avais épousé, que tout le monde appréciait pour son entrain et pour sa

vivacité d'esprit ? Son visage avait gardé quelque chose de la fraîcheur et de la naïveté qui cachaient si bien son étonnante force de caractère, mais ce n'était plus le même visage. Et j'imaginai sans peine l'intolérable souffrance qui était la sienne. Car à quoi bon voir et entendre si l'on ne peut parler ? À quoi bon vivre pour vivre comme cela ?

Voilà pourquoi la mort m'apparut alors comme la meilleure solution pour lui.

— Avec le temps, m'avait dit un des médecins pour me laisser un espoir, il peut retrouver l'usage de ses membres. La nature accomplit parfois des miracles. Qui peut dire comment sera votre mari dans un an, dans dix ans, dans vingt ans ?

Au début, après sa sortie de l'hôpital, je me suis efforcée de me comporter naturellement avec lui, car je savais qu'il ne supporterait pas d'être traité comme un enfant ou, pire, comme un infirme. Le matin, je plaçais son fauteuil roulant devant la fenêtre, toujours au même endroit, et le soir, en rentrant du bureau, je l'installais dans le salon, m'asseyais en face de lui, exactement dans l'axe de son regard, j'allumais une cigarette et je lui racontais ma journée de travail, comme je le faisais avant. Je parlais, je parlais, je parlais.

Son silence ne me gênait pas. En fait, Charles ne m'avait jamais vraiment écoutée.

Avant le drame, quand il rentrait de la banque, il avait l'habitude de lire son journal dans le grand fauteuil à haut dossier du salon et il ponctuait mon soliloque de « Hum, hum » pour me faire croire qu'il m'écoutait, alors qu'en réalité, il était complètement absorbé par la lecture des cours de la Bourse et se moquait bien de ce que je lui racontais. Désormais, j'avais la certitude qu'il ne perdait

pas une seule de mes paroles. En un sens — ce que j'écris peut paraître horrible, mais c'est l'exacte vérité —, je prenais ma revanche sur toutes ces années où il ne m'avait prêté qu'une attention distraite. J'étais maintenant sûre qu'il m'écoutait (que pouvait-il faire d'autre ?) et j'en tirais une certaine satisfaction.

Mais, très vite, je finis par fuir son regard. Il était comme l'œil froid d'une caméra qui vous fixe sans en avoir l'air, mais qui traque vos moindres défaillances. J'ai eu peur soudain qu'il ne puisse lire dans mes yeux, ou qu'il ne devine dans certains de mes gestes ou de mes soupirs qu'il était devenu un poids pour moi. À partir de ce moment, j'ai perdu tout plaisir à lui raconter mes journées. J'en ai eu assez de lui parler sans l'entendre réagir. J'ai même fini par regretter ses « Hum, hum ». Peu à peu, par un curieux mouvement de l'esprit, j'ai pris son silence pour de la surdité et la fixité de son regard pour de l'indifférence.

J'ai donc cessé de lui parler.

En rentrant le soir, je le laissais contempler l'insipide façade de l'immeuble d'en face et ses fenêtres rectangulaires qui, une à une, s'éclairaient à la nuit tombée. J'ai pensé : « Son esprit doit être préoccupé par des choses bien plus importantes que les petites histoires de mes collègues. Quel intérêt peut-il leur trouver, lui qui est muré dans ses pensées, lui qui ne communique plus avec le monde ? »

Je me suis tue ainsi pendant plusieurs mois, puis, petit à petit, un vague sentiment de culpabilité m'a envahie. Je me suis dit : Maintenant qu'il n'a plus son journal, maintenant que son univers se limite aux fenêtres de l'immeuble d'en face, je suis son seul lien avec l'extérieur. Ai-je le droit de me taire ? Il doit souffrir. Je le délaisse comme si J'avais honte de lui. Au fond, peut-être que ça

l'intéresse de savoir ce que je fais de mes journées. Peut-être, d'ailleurs, que ça l'intéressait déjà, avant, quand il se cachait derrière son journal et semblait ne pas m'écouter. Je suis sa femme, après tout, la seule personne qui compte pour lui. Je devrais être plus attentive, essayer de le distraire, d'alléger sa souffrance.

C'est dans ces circonstances très particulières que je me rendis compte à quel point Charles m'était étranger. À quel point il m'avait toujours été étranger. Au bout de cinq ans de mariage, j'étais incapable de deviner ses désirs, de pressentir ses envies. Et pourtant, son état exigeait de moi une acuité d'autant plus intense que je ne pouvais espérer aucune aide de sa part.

J'étais tout à fait désemparée devant lui. Je ne savais pas quoi faire pour lui procurer un peu de plaisir. Pire, j'ignorais même s'il désirait ce plaisir. Rien, en effet, ne me permettait de déterminer s'il avait fini par accepter son état (coupé du monde, diminué physiquement, à l'abri de tous les besoins vitaux, il avait pu trouver... comment dire ? une harmonie intérieure, ou la paix de son âme grâce à une longue méditation solitaire) ou s'il en souffrait chaque jour davantage.

Mais, en cinq ans de mariage, il n'avait jamais vraiment manifesté d'intérêt pour les choses de l'esprit. La banque était en réalité sa seule passion. Il m'apparut donc qu'un être comme lui ne pouvait pas se satisfaire d'une interminable réflexion sur les mystères de l'univers. Je décidai de lui acheter une télévision.

Dès le matin, je l'installais devant, le regard dans l'axe de l'écran. Pendant des heures, il ne voyait que des parasites s'agiter dans le vide hertzien, mais, après, les programmes commençaient et il pouvait enfin contempler

le spectacle de monde, suivre les cours de la Bourse et la marche des affaires.

Je croyais bien avoir trouvé là la clef de son bonheur. Mais, au bout de quelques semaines, je compris qu'à l'évidence la télévision l'ennuyait. Oh, bien sûr, il n'en a rien dit ! Mais, au fil des années, une attention particulière m'avait rendue sensible à la moindre modification de ses traits, à l'éclat plus ou moins vif de son regard. J'avais appris à interpréter les signes les plus infimes. Or, à cette époque, quelque chose d'imperceptible, l'ombre d'une ombre dans ses yeux me fit deviner qu'il ne supportait plus la télévision.

J'en fus atterrée ! Que pouvais-je désormais faire pour lui ? Je décidai de le replacer devant la fenêtre quelque temps, le temps de lui trouver une autre occupation. Il sembla s'en trouver mieux. La petite ombre disparut de son regard. Une infime dilatation de sa narine droite sembla même révéler chez lui une espèce de joie intérieure. Je le laissai donc là sans chercher d'explication. Sans doute la vision d'un monde plein de bruits et de mouvement lui avait-elle rendu son infirmité plus insupportable encore. Sans doute avait-il vraiment besoin de se laisser aller à des rêveries solitaires sur fond de façade d'immeuble. Qui peut savoir ce qui se passe dans la tête d'un homme muré dans son silence ?

Ce qui se passe ? Je le sais aujourd'hui. Je sais ce qui se passe dans la tête de Charles quand il reste des heures devant la façade de l'immeuble d'en face. Je le sais et ma rage n'a pas de limite !

Hier, je suis rentrée du bureau plus tôt que d'habitude. J'ai entendu des bruits de voix dans l'appartement.

J'ai pensé : « Tiens, le gardien est venu rendre visite à Charles ». En entrant dans le salon, j'ai vu que son fauteuil était vide. J'ai pensé : « Tiens, le gardien a dû l'allonger dans la chambre ».

Des voix provenaient effectivement de notre chambre. Mais ce n'était pas le gardien qui parlait. Non, ce n'était pas le gardien, c'était Charles ! C'était Charles lui-même qui parlait ! Charles lui-même qui disait :

— Voilà si longtemps que je vous observe de ma fenêtre. Je suis ravi que vous soyez enfin venue... Pendant des mois, je vous ai regardée vivre dans votre appartement. J'ai épié vos moindres allées et venues. J'ai guetté tous les soirs le moment où vous vous déshabilliez. Je n'espérais plus que vous vous décideriez à venir. Vite, dépêchons-nous, ma femme rentre dans une heure...

Oui, il aurait mieux valu qu'il meure ! Mais le destin n'a sans doute pas encore dit son dernier mot...

info@editionsdugymnase.com

Si, au cours d'un de vos voyages, vous séjournez quelque temps dans une région qui ne s'illustre guère par son passé architectural et que, sur les conseils d'un vieillard au regard d'enfant, vous décidez d'emprunter un sentier que nulle main humaine ne semble avoir tracé ; si vous découvrez en pleine forêt un temple magnifique envahi par une végétation rousse et que vous y entrez, répondant comme à son appel ; si vous parcourez une galerie surprenante, en admirant comme je l'ai fait moi-même chacun des portraits qui y sont présentés, ne vous étonnez pas que le dernier soit le mien et que la place soit réservée pour le vôtre. Mais renoncez à comprendre pourquoi depuis des millions d'années, un vieillard aussi vieux que le monde peint ceux qu'il a attirés dans le temple. Ne cherchez pas à savoir pour quel collectionneur patient il a entrepris ce travail titanesque. Acceptez votre sort comme je l'ai accepté moi-même, avec la sérénité que vous procurera le bonheur d'avoir été choisi par lui.

Christian Julia a d'abord mené une carrière dans la production télévisuelle (SFP) avant de devenir scénariste. Auteur de plusieurs pièces de théâtre et de nouvelles, il est aujourd'hui conseiller en communication.

Prix éditeur : 15 €



editionsdugymnase.com